

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 64 (1919)  
**Heft:** 2

**Buchbesprechung:** Bulletin Bibliographique  
**Autor:** F.F. / Mayer, Emile

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

espagnols, scandinaves, hollandais et suisses. Nous tenons à passer pour des peuples civilisés et à jouir des bienfaits de la paix. Nous avons des millions de soldats bien nourris, bien armés, bien équipés qui n'ont heureusement pas eu besoin de verser leur sang pour faire triompher la bonne cause.

N'est-ce pas aujourd'hui notre devoir à nous neutres, d'offrir à la Société des Nations le concours de ces armées, non pas pour recommencer la lutte sur de nouveaux champs de bataille, mais pour hâter le rétablissement de la paix par l'occupation des territoires contestés ?

Nous Suisses, qui avons toujours entretenu les meilleures relations avec nos voisins d'Autriche et d'Italie, ne serions-nous pas bien placés pour aider, par notre présence, à aplanir le conflit italo-slave ?

Ou bien, notre traditionnelle sympathie pour les pays opprimés que furent la Pologne et la Bohême nous désignerait-elle plutôt pour contribuer à régler les différends entre ces deux jeunes républiques ?

*Un soldat, ressortissant de la Société des Nations.*

---

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

---

*La grande guerre sur le front occidental. — III. Batailles des Ardennes et de la Sambre (avec 8 cartes), par le général Palat. Un vol. in-8°. — Paris, 1918. Chapelot. — Prix, 7 fr. 50.*

La *Revue militaire suisse* a rendu compte des deux premiers volumes du général Palat dans ses livraisons de décembre 1917 et d'avril 1918.

Le troisième reprend les opérations au moment où l'armée belge commence son mouvement de retraite vers Anvers. Puis il suit la marche des armées allemandes à travers la Belgique, s'arrête à la prise de Namur, et met les deux armées belligérantes en face l'une de l'autre à la veille de leurs grands chocs pendant les journées du 21 au 25 août. L'étude de ces journées, d'abord dans les Ardennes, puis sur la Sambre forme le corps du volume. Celui-ci prend fin, au soir du 25 août, sur la retraite de l'armée Laurezac et de l'armée britannique. Un dernier chapitre est consacré aux « réflexions finales » de l'auteur, réflexions résumant les conclusions tirées des événements en cours de récit.

Le général Palat s'accorde avec M. Engrand et son *Secret de la frontière* pour condamner la conception initiale du haut commandement français. Cette conception s'est traduite par une erreur de concentration et d'opérations. Le résultat fut qu'au lieu d'imposer

sa volonté, le commandement français dut subir celle de l'adversaire.

Si le mal ne fut pas pire, la cause en fut la résistance des Belges. Elle dépassa ce que les Allemands attendaient. Les Allemands, en violant la neutralité de la Belgique, ont commis, eux aussi, leur grave erreur initiale, si grave que quoique la retraite belge sur Anvers leur laissât le champ libre du côté des Alliés, quoique la direction de retraite de la cavalerie Sordet privât la gauche de ces derniers d'une couverture nécessaire, et quoique la liaison fut insuffisante entre les armées Langle de Carry et Lanrezac, ils ne parvinrent pas à la corriger.

Le général Palat insiste aussi sur l'insuffisance de la préparation française avant la guerre. Elle appartient à l'ensemble des circonstances qui permirent aux Allemands de passer la Marne quinze jours environ après avoir passé la Semoy et la Sambre.

L'ouvrage du général Palat est le seul qui, jusqu'ici, constitue un récit critique de l'ensemble des opérations d'occident, écrit par une plume militaire.

F. F.

---

*Notas que trouxemos de França*, par J.-P. Fernandes, major d'artillerie. Lisbonne, 1918. 134 p. in-8°.

Cette brochure, tirage à part de la *Revista de Artilharia*, contient plus que son titre un peu vague ne laisse supposer. Ce ne sont pas de simples notes, mais un compte rendu assez détaillé de l'activité de l'artillerie lourde portugaise en France en 1917.

Nous y lisons qu'en mai 1917 un certain nombre d'officiers et sous-officiers portugais furent envoyés en France pour apprendre le service de l'A. L. G. P. française. Quelques mois plus tard, ils furent rejoints par un détachement de troupe qui forma le noyau du C. A. L. P. (corps d'artillerie lourde portugais). A fin 1917, ce corps était organisé en trois groupes à trois batteries, plus une batterie de dépôt. Chaque groupe comprenait une batterie de canons de 32 cm. et deux batteries de 24 cm. ou 19 cm. toutes à quatre pièces. Toute cette artillerie était sur voie ferrée et avait son parc près de Beauvais.

L'intérêt principal de ce petit livre n'est d'ailleurs pas dans ces détails historiques, mais dans l'aperçu que l'auteur nous donne des méthodes d'instruction et de travail de l'artillerie lourde sur voie ferrée. Aux notions théoriques sur le matériel et les règles de tir font suite des problèmes tactiques, thèmes d'exercice, ordres de manœuvre et de tir, appliqués au réseau ferré des environs de Beauvais. Le major Fernandez était particulièrement qualifié pour cela, puisqu'il commandait l'un des groupes portugais.

Evidemment, et pour l'armée suisse surtout qui ne possède pas une pièce de 32, ni même de 24 ou de 19 cm., tout cela n'a aujourd'hui qu'un intérêt académique. La brochure du major Fernandez, — promu depuis lieutenant-colonel, — n'en constitue pas moins un fort intéressant document sur l'état de l'instruction de l'artillerie française sur voies ferrées en 1917. Il nous est particulièrement agréable d'en féliciter l'auteur.

- L.

*Le secret de la frontière (1815-1871-1914) : Charleroi*, par M. Fernand Engerand, député du Calvados. — 1 vol. grand in-8° de 592 pages, avec un index, huit portraits et quatorze cartes. — Paris, Bossard, 1918. — Prix, 15 francs.

Pourra-t-on jamais écrire l'histoire de la guerre actuelle ? Il est permis de douter que la méthode traditionnelle s'y prête : les documents feront défaut, par leur abondance même, si on peut ainsi dire. Et la vérité sera étouffée sous la masse des mensonges. Peut-être les chercheurs seront-ils dans le même embarras que les érudits qui, pour étudier l'antiquité, ont à interpréter des légendes ou à deviner des rébus. Il leur faudra reconstituer l'enchaînement des faits à peu près comme Cuvier a reconstitué le squelette de certaines espèces préhistoriques. Un os lui a permis, avec de l'imagination, de la science, de la philosophie, de se représenter ce que devait être le suivant, et encore le suivant, jusqu'à ce que toute l'ossature y passât.

M. Fernand Engerand a eu le courage de tenter la difficile reconstitution de ce qui s'est passé en août-septembre 1914, et il a eu le mérite d'y réussir. S'il n'a pas soumis tous les textes dont il s'est servi à la rigueur d'une critique serrée, s'il n'a pas confronté toutes les affirmations contraires pour essayer de les concilier, s'il s'est fié à son flair en accordant sa confiance à certaines sources plutôt qu'à d'autres, il a su donner un récit suffisamment exact, dans l'ensemble, des événements qui se sont déroulés, et il en a trouvé des explications en général très satisfaisantes.

Ce n'est pas que son gros livre soit à l'abri de tout reproche : l'ordonnance de sa composition laisse à désirer ; les redites y abondent ; la polémique y tient trop de place, l'auteur s'étant attaqué avec une belle et louable ardeur aux erreurs qu'il a rencontrées sur sa route, d'où résulte que son ton n'a pas toujours la sérénité de l'historien objectif, et que certaines parties prennent un développement exagéré, ce qui nuit un peu à l'équilibre de l'ouvrage.

Celui-ci y gagne, par contre, en intérêt. Peut-être même le lirait-on avec déplaisir si le frémissement de la passion ne vibrerait pas à travers les pages. Nous sommes trop près du drame, nous nous ressentons trop vivement des secousses que nous avons subies pour accepter qu'on parle avec calme de cette invasion qui nous a accablés par sa violence et par sa soudaineté. Nous sommes trop fatigués des mensonges pour ne pas nous réjouir de les voir démasquer et flageller. Nous avons trop hâte de connaître les causes secrètes de la violation de notre territoire, pour ne pas suivre avec une avide curiosité les recherches faites pour les découvrir. Et c'est avec joie que nous voyons les présomptions s'accumuler, — à défaut des preuves, — apportant, sinon la vérité, du moins la vraisemblance.

L'avenir versera de nouvelles lumières sur les obscurités de l'énigme ; mais il est douteux que la physionomie des faits et que leur genèse apparaissent, à la suite de ces révélations, très différentes de ce que nous montre M. Engerand. Il semble avoir vu juste sur les points essentiels, et je ne veux pas ici le chicaner sur des détails, sauf en ce qui me concerne personnellement. Il m'a fait l'honneur de signaler l'article que j'ai publié ici-même en 1902, — ce dont je le remercie, — mais il ajoute que mes idées d'alors firent crier à l'hérésie et que j'en pris pour mon grade, comme dit le troupier. Je dois avouer que je n'ai entendu proférer aucune clameur, que je n'ai subi aucun blâme. Mes « prophéties »,

puisqu'on les appelle de ce nom, sont tombées dans le vide. On ne les a pas lues, pas remarquées, pas citées, pas critiquées. Le silence s'est fait autour d'elles. Et il a fallu pour qu'on en parlât, à commencer par M. Engerand, que le front occidental se figeât sur la ligne Nieuport-Belfort.

Cette mise au point une fois faite, il me reste à louer l'exécution typographique et cartographique de l'ouvrage. En dépit de deux ou trois malheureux accidents d'impression, le livre est fort beau dans sa forme, et celle-ci répond donc au fond, qui est excellent.

EMILE MAYER.

*Lettres à ma nièce sur la musique en Suisse, 1917-1918*, par Gustave Doret. In-16°. Genève 1918. Editions Henn.

En quoi des lettres sur la musique peuvent-elles intéresser l'armée dira quelque vieille culotte de peau grincheuse. Laissez les musiciens à leurs partitions et donnez des règlements aux militaires.

Ta, ta, ta! voilà qui est bientôt dit. Cependant, s'il est un enseignement qui ressorte lumineux de la guerre, c'est combien les règles formelles y sont peu de chose, combien l'intelligence et le cœur dominant la règle, et combien aussi la guerre touche à tout, à toutes les sciences, à tous les arts, à tout ce qui est humain et dont rien, par conséquent, ne devrait nous être étranger.

La musique, les plus hauts chefs de l'armée fédérale ne l'ont point dédaignée au cours des longues périodes d'occupation de frontières par lesquelles nos troupes viennent de passer. Telles des lettres de Doret, dont l'écriture elle-même est souvent une musique, nous en apporte l'écho; la septième, spécialement qui a trait à l'armée, et qu'il est utile de rapprocher de la précédente, la sixième, où l'auteur examine les conditions de l'éducation musicale populaire.

D'ailleurs, la musique de Doret est comme la guerre, elle touche à tout, même à la tactique, même à la politique. Lisez plutôt :

« Un soir, — avant la guerre ! — dans l'intimité de quelques camarades musiciens, nous discutons toutes les thèses les plus abracadabrantes ; l'un des plus violents prêchait le désordre, la haine de la discipline, comme la liberté individuelle totale, avec une verve et une conviction dignes d'une certaine admiration.

» Peu de jours après, nous nous trouvions, assistant avec lui à la répétition d'une de ses œuvres. L'orchestre ne donnait aucune satisfaction, dans la mollesse d'une exécution sans précision ni énergie. Nous sortîmes, lui plus énervé que jamais, gesticulant fiévreusement, et il s'écria plein de colère : « Que voulez-vous qu'on fasse avec un orchestre *qui ignore toute discipline* ? Telle est la logique des prêcheurs de désordre... »

Pour revenir à nos fanfares de bataillon, quel dommage de penser que les efforts si intelligemment dépensés par nos artistes les plus compétents ne pourront être continués. Au moins restera-t-il les principes qu'ils ont posés et que les *Lettres* de Doret rappelleront à ceux qui ne voudront pas oublier.

F. F.